

— Voici le texte de proclamations successivement publiées par le général Cavaignac :

Le chef du pouvoir exécutif arrête :

Les maires des divers arrondissements de Paris devront procéder au désarmement de tout garde national qui, sans motif légitime, manque aux appels qui lui sont faits pour concourir à la défense de la république.

Paris, le 24 juin 1848.

E. CAVAIGNAC.

La cause de l'ordre et de la vraie république triomphe. L'insurrection s'affaïsse ; des quantités considérables d'armes sont enlevées ; partout la garde nationale et l'armée, toujours admirables dans leur unité, gagnent du terrain et enlèvent tous les obstacles. Nous pouvons l'affirmer sans crainte, la patrie et la société sont sauvées. De tous les départements arrivent des secours fraternels, la France entière bat d'un seul cœur et aspire au même but, la république et l'ordre.

Paris, le 25 juin 1848.

Le chef du pouvoir exécutif,

E. CAVAIGNAC.

M. le général Cavaignac a rendu le décret suivant, en date du 25 :

“ Art. 1er. Toutes affiches traitant de matières politiques, et n'émanant pas de l'autorité, sont défendues jusqu'au rétablissement de la tranquillité publique.

“ 2. Toutes les autorités civiles et militaires tiendront la main à l'exécution du du présent arrêté. ”

Tout individu travaillant à élever une barricade sera considéré comme s'il était pris les armes à la main.

Paris, le 25 juin 1848.

Le chef du pouvoir exécutif,

E. CAVAIGNAC.

Le chef du pouvoir exécutif, en vertu du décret de l'Assemblée nationale, qui met la ville de Paris en état de siège, arrête :

Le préfet de police et tout agent de la force publique, sur le vu du présent arrêté, fera arrêter le citoyen Emile de Girardin, et supprimer le journal la Presse.

Le préfet de police fera immédiatement saisir toutes les feuilles publiques qui, par leur publication hostile, prolongent la lutte qui ensanglante la capitale et compromet le salut de la république.

Signé E. CAVAIGNAC.

Paris, le 25 juin 1848.

Le chef du pouvoir exécutif aux citoyens gardes nationaux.

L'attaque dirigée contre la république a

soulevé une indignation universelle. De toutes parts les gardes nationales se lèvent spontanément et viennent en aide à leurs frères de Paris. Dans la soirée d'hier, pendant toute la nuit, de nombreux bataillons sont arrivés ; les routes sont couvertes de citoyens armés pour la défense de la république. Tous veulent partager avec les légions de Paris et de la banlieue l'honneur de sauver la société menacée dans nos institutions démocratiques, et terminer enfin une lutte affligeante pour la patrie.

Que chacun soit à son poste, et aujourd'hui la rébellion aura disparu.

Des renforts de troupes nous arrivent de province ; les hommes, les munitions, les vivres, rien ne manque.

Général E. CAVAIGNAC.

Paris, le 25 juin 1848.

Le chef du pouvoir exécutif aux ouvriers du faubourg Saint-Antoine.

On vous trompe, on vous trompe indignement. Vous croyez défendre la république : me feriez-vous l'injure de croire que je combats contre elle, que tout Paris, que les départements qui y pénètrent depuis hier veulent combattre contre la république ?

Au nom de la patrie, je vous conjure de ne pas prolonger une lutte inutile, funeste, sacrilège. Venez à nous, et la république est sauvée. Vous êtes des citoyens, votre sang est le nôtre ; l'un et l'autre sont précieux.

Citoyens, il n'y a pas de gloire à cette guerre, il y aurait de la joie, de l'honneur, à vous ramener au sein de la république que vous brisez par vos violences.

Général E. CAVAIGNAC.

Le général Cavaignac aux insurgés.

Ouvriers, et vous tous qui tenez encore les armes levées contre la république, une dernière fois, au nom de tout ce qu'il y a de respectable, de saint, de sacré pour les hommes, déposez vos armes ! L'Assemblée nationale, la nation tout entière vous le demandent. On vous dit que de cruelles vengeances vous attendent ! Ce sont vos ennemis, les nôtres, qui parlent ainsi ! On vous dit que vous serez sacrifiés de sang-froid ! Venez à nous, venez comme des frères repentants et soumis à la loi, et les bras de la république sont tout prêts à vous recevoir.

Le chef du pouvoir exécutif, E. CAVAIGNAC.

A la garde nationale et à l'armée.

“ Citoyens, soldats, la cause sacrée de la république a triomphé ; votre dévouement votre courage inébranlable ont déjoué de coupables projets, fait justice de funestes

erreurs. Au nom de la patrie, au nom de l'humanité tout entière, soyez remerciés de vos efforts, soyez bénis pour ce triomphe nécessaire.

“ Ce matin encore, l'émotion de la lutte était légitime, inévitable. Maintenant, soyez aussi grands dans le calme que vous venez de l'être dans le combat. Dans Paris je vois des vainqueurs, des vaincus ; que mon nom reste maudit si je consentais à y voir des victimes ! La justice aura son cours, qu'elle agisse ; c'est votre pensée, c'est la mienne.

“ Prêt à rentrer au rang de simple citoyen, je reporterai au milieu de vous ce souvenir civique de n'avoir, dans ces graves épreuves, repris à la liberté que ce que le salut de la république lui demandait lui-même, et de léguer un exemple à quiconque pourra être à son tour appelé à remplir d'aussi grands devoirs.

“ Le chef du pouvoir exécutif,

“ CAVAIGNAC.”

Paris, 26 juin.

## L'AMI DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE.

QUÉBEC, 21 JUILLET, 1848.

**Etats-Unis.** — Un comité spécial du Sénat a fait rapport de trois bills pour l'établissement de territoires dans la Californie, le nouveau Mexique et l'Oregon.

**Hayti.** — Les révoltés de Hayti sont formidables. La ville de Jacmel était menacée.

**Mexique.** — Des nouvelles du Mexique jusqu'au 26, disent que la révolution faite par Parades poursuit son cours. Les troupes envoyées contre lui ont déserté. Parades s'est emparé de l'Hôtel de la Monnaie à Yvanagato et en a tiré \$600,000 pour le soutien de son armée. Son avant garde est entré à Querétaro. Quelques combats dans lesquels Parades a été victorieux, ont eu lieu.

Dans le Yucatan, les sauvages, s'étaient approchés de Campêche et avaient brûlé les villages voisins. Les troupes envoyées contre eux se sont révoltées.

### Pensionnat de l'Hôpital-Général.

Nous avons eu le plaisir d'assister hier, à l'examen du pensionnat des Dames Religieuses de l'Hôpital-Général. C'était vraiment un jour de fête solennelle pour les parents, les familles, une fête solennelle pour les parents, les familles, une fête pour les nombreux et respectables citoyens qui assistaient aux exercices littéraires de leur jeunesse compatriotes, et témoignaient par leurs applaudissements combien était douce à leurs cœurs dévoués et intéressants spectacle que leur offrait les jeunes demoiselles du pensionnat qui regardaient la présence de leurs parents, des amis de l'éducation comme la plus précieuse récompense de leurs travaux pendant l'année scolaire. Les élèves ont répondu avec une facilité, un aplomb étonnants à toutes les questions qui leur ont été faites sur les diverses branches d'une éducation solide libérale et de manière à faire honneur à leurs zélées et dignes institutrices.

Nous avons remarqué avec plaisir l'absence de toute ridicule affectation dans la prononciation, dans les manières ; et nous avons candidement qu'à nos yeux, un des principaux mérites du pensionnat des dames de l'Hôpital-Général, est d'avoir évité cette affectation du langage emprunté aux lions parisiens et que nous avons vu avec regret,